Ami du Clergé du 20-27 avril 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Patronage de S. Joseph. — S. Joseph et le travail, 241.
Instructions du dimanche. — XXVIII. *4e Dim. après Pâques :* Dieu, principe et fin, 242.
Pour l'ouverture du Mois de Marie. — Le mois de mai, fête de la Vierge Marie, 244.
Pour l'Invention de la Sainte Croix. — Les victoires de la Croix, 246.
Retraite de Communion solennelle. — IV. L'enfer ; le ciel, 248. — V. Satan ; Jésus-Christ, 249. — VI. Apprendre à se vaincre, 251. — VII. Sauver son âme, 252. — VIII. Les moyens de salut : 1o Le sacrement de Pénitence, 254. — IX. Les moyens de salut : 2o Le sacrement d'Eucharistie, 255.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

S. JOSEPH ET LE TRAVAIL

Mes frères,

La personnalité intime de S. Joseph est constituée par des relations mystérieuses que la raison humaine ne pourra jamais pénétrer. Pour montrer, autant que possible, comment des qualités, des dons incompatibles, se sont conciliés dans la personne et dans la mission de S. Joseph, il faudrait examiner successivement la virginité de l'époux, la soumission du chef de famille, la part contemplative dans le labeur quotidien, et résumer ainsi toute la physionomie physique et morale de ce grand saint.

Nous ne pouvons aujourd'hui aborder un aussi vaste sujet. Nous allons parler de S. Joseph et du travail, de S. Joseph patron et modèle des travailleurs, et de la sublimité du travail.

I. — *S. Joseph, patron et modèle des travailleurs*

La Sainte Famille était installée à Nazareth, dans une pauvre maison. Selon les uns, Joseph était charron ; selon les autres, charpentier ou encore menuisier. Mais les métiers, en ces temps-là, n'étaient pas différenciés comme aujourd'hui, et Joseph, sans doute, devait confectionner des meubles, des socs de charrue, des roues, des manches d'outils, etc. Il rabote, scie des planches, porte des fardeaux, pour pouvoir, à la sueur de son front, toucher un maigre salaire nécessaire à la subsistance et à l'entretien de la famille. Pendant que Marie vaque à la besogne ménagère, Joseph, dans son échoppe, peine et travaille tout le jour. Il est pourtant de race royale, mais il est satisfait de son sort d'artisan besogneux, il ne nourrit aucune intention de lucre, aucune visée ambitieuse, et met toute sa confiance en la Providence. Et comme le détachement des biens et des grandeurs de la terre est la première condition d'un labeur tranquille, le labeur de Joseph, absolument désintéressé, est avant tout surnaturellement paisible. Ouvrier humble et silencieux, toujours dévoué, toujours donné corps et âme à sa famille, à sa religion, sans envie, sans aigreur, sans amertume, très sage, très bon, S. Joseph est le parfait modèle du travailleur.

Le passant qui jetait un coup d'œil sur cet humble atelier voyait un établi, des planches, des copeaux par terre, des outils, des marteaux, des scies ; mais il ne percevait que le dehors et ne pouvait pénétrer tout l'extraordinaire, tous les mystères prodigieux, insondables, qui se mouvaient dans le cénacle de la Sainte Famille. L'artisan de Nazareth n'accomplit rien de sensationnel, rien qui frappe les yeux, les sens du vulgaire ; d'où il n'a presque pas d'histoire. Tout ce que nous savons sur sa personne, son rôle, se réduit à cinq ou six versets des Evangiles selon S. Matthieu et S. Luc. La Providence l'a voulu ainsi, afin que nous comprenions que l'infinie valeur de Joseph était tout intérieure, toute spirituelle ; et nous ne pouvons pas concevoir la ferveur, la pureté, l'élévation de l'amour que Joseph avait voué à Marie, à Jésus, à Dieu. La prière sanctifiait le travail, était l'aliment religieux de ce milieu modeste et pieux. L'atelier de Nazareth était comme un sanctuaire.

« Joseph au travail, a dit Mgr Gay, paraît comme un Pontife suprême, rassemblant et sacrant le travail universel et des hommes et des choses, pour le couronner par le sien, et en offrir le produit en sacrifice et en aliment au Créateur.

« O ce pain gagné par Joseph ! et mangé par Jésus, après avoir été peut-être pétri et cuit par sa mère ! O cet atelier ! O cette table ! O ce labeur ! Qui ne sent que le ciel est là et que cette humble et ignorée maison de Nazareth est plus grande que le monde ? Or, S. Joseph est là chez lui. Dans cette maison, il vit, il travaille, il mange, il dort, il commande ; il est le seigneur obéi et respecté, il est le père très aimé, et l'image vive et couronnée du Père éternel.

« Peut-être que S. Joseph est le plus grand des hommes ! »

Jamais, ce me semble, le monde n'a eu plus besoin d'un protecteur comme celui-là, pour rappeler à notre époque d'évolution la sublimité du travail, faite de noblesse, d'utilité sociale, de progrès et de vertu.

II. — *Sublimité du travail*

1. *Sa noblesse.* — Aux yeux des païens, des plus illustres historiens, poètes et philosophes de la Grèce, le travail apparaissait comme une pure nécessité matérielle, inférieure et indigne de l'homme libre ; il n'était pas une activité vraiment humaine. Délibérément et universellement la sagesse antique avait pour le travail le plus grand mépris. Dans le travailleur elle n'a pas su reconnaître l'homme.

Erreur profonde, qui permettait d'exploiter à l'aise l'esclave, considéré comme une bête de somme, et blasphémait la dignité du travail. Il y a un abîme entre la bête et l'homme, qui est raisonnable, *sapiens*, ainsi que l'appelle l'anthropologie ancienne. La même réalité, envisagée du point de vue de l'action, est désignée par un titre nouveau proposé par un grand philosophe contemporain et bien accueilli par la science : *homo faber*, l'homme ouvrier, l'homme qui fait une œuvre. (Bergson).

Voilà la marque distinctive et propre de l'homme, chef de la création sensible.

En créant l'homme, Dieu lui donne le monde, non pas seulement pour qu'il y subsiste, mais pour qu'il le domine, qu'il l'aménage, qu'il l'achève. Dieu mit l'homme dans le jardin de l'Eden pour qu'il le cultivât, ainsi que dit la Genèse avec la simplicité sublime du langage inspiré.

Le premier homme travaillait comme l'enfant joue, comme l'oiseau chante, avec une heureuse facilité. Disons mieux : « Son travail ressemblait à l'activité de son Dieu. Véritable enfant de Dieu, il essayait de faire comme son Père et, sans que le besoin l'y poussât, il manifestait la richesse de son âme intelligente et libre par le déploiement d'une activité facile et féconde. Heureux de vivre, il affirmait sa jeune royauté sur le monde et sans effort conquérait son Empire. » (Mgr Bressolles).

Par suite de la faute originelle, le travail devint un châtiment de Dieu. « Pour toi, homme, la terre produira des ronces et des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » C'est une peine, mais ce n'est pas la disparition de la noblesse essentielle du travail. L'activité humaine devint pénible, mais ne perdit rien de sa dignité et de ses droits. Par le travail, désormais l'homme expie et répare ; l'homme est blessé, mais non changé dans sa nature, moins armé pour une tâche plus difficile, toujours chargé, sous la domination de Dieu, de collaborer à l'œuvre créatrice.

Le travail n'est donc pas un châtiment de Dieu, une conséquence du péché originel. Le travail est la fonction naturelle de l'homme, qui doit toujours faire effort ; en somme, c'est l'obéissance au commandement divin, tandis que la paresse offense la Providence créatrice, sort du plan assigné par Dieu à l'humanité, ment à la nature de l'homme, est une lâcheté, une désertion. Ceux qui s'en rendent coupables sont des parasites dans la société.

2. Le travail est *facteur d'utilité sociale*. Le paresseux est un parasite qui dévore ce que les autres amassent. Il cherche à manger l'amande, mais sans avoir à casser le noyau. La paresse est comme un tronc d'arbre sans feuilles ni fruits. Le travailleur apporte sa quote-part au bien social, sans compter que, par son exemple, il incite les autres à déployer leur activité et à « servir ». Et il y a, dans le dévouement de tous, un fécond principe de fraternité et de concorde humaine, tandis que le monde actuel s'enfonce dans le matérialisme le plus épais et dans la haine, tandis que notre vie publique tend à n'être plus qu'une vaste comptabilité et une immense revendication. — S. Chrysostome écrivait déjà : « Un domestique peut ne pas voler son maître, ne pas s'enivrer, ne pas être grossier ; s'il est paresseux, son maître le chassera néanmoins de son service et lui refusera ses gages : Dieu agit de même. »

3. Le travail est *un facteur de progrès*. Il sert notre intelligence, soumet le matériel à l'idée, aux initiatives, le développe ; il anime, entraîne notre volonté par l'effort, par la patience, par la peine que l'on prend ; il régularise une activité qui se dévoie si vite ; il soumet le monde par conquêtes successives pour en faire un séjour plus digne de l'intelligence et de la liberté humaines. Cet effort de l'homme pour se répandre, pour parfaire la nature en la dominant, pour reculer toujours davantage les bornes matérielles et intellectuelles de son empire, a quelque chose de grandiose. Aussi gardons-nous de médire des conquêtes du génie humain, qui sont la mise en action des magnifiques dons de Dieu à l'homme.

4. Le travail est encore *un facteur de vertu*. Il est un devoir. Or « sans le devoir, la vie est molle et désossée ; elle ne peut plus se tenir », dit Joubert.

A la fois le travail écarte les vices et nous fait monter dans la vertu.

L'oisiveté est la mère de tous les vices. Les mouches n'aiment pas se placer sur une assiette brûlante ; les voleurs n'entrent pas volontiers dans une maison où ils entendent travailler ; le démon s'éloigne des personnes occupées.

« Comme un tonneau vide peut recevoir toutes sortes de liquides, dit S. Jean Chrysostome, le paresseux est accessible à tous les vices. »

Et S. Bernard s'exprime ainsi sur la paresse : « Le fer se rouille, quand on ne s'en sert pas ; l'air se corrompt et engendre des maladies, lorsqu'il reste longtemps sans être renouvelé ; une eau qui n'a pas de courant devient fétide et produit toutes sortes d'insectes. Ainsi le corps qui se corrompt par la paresse devient le siège de tous les mauvais penchants. »

« Un oiseau est en sécurité tant qu'il vole, dit S. Thomas de Villeneuve ; on peut le tuer dès qu'il se perche et repose ; il en est ainsi de l'homme qui délaisse son travail. »

Pour S. Vincent Ferrier, « le paresseux ressemble à un homme qui a un mauvais estomac : il éprouve du dégoût pour le bien comme celui-ci pour les aliments. »

Chrétiennement compris, offert à Dieu, le travail est le frère de la prière, et, dans le concert des êtres, il est une voix puissante qui monte jusqu'à Dieu. Adopté, aimé, sanctifié par le Christ, il devient rédempteur et nous applique les effets de la croix. Et notre vie devient vraiment une, notre foi ne se contente pas des pratiques religieuses, mais imprègne tous nos gestes, tous nos actes, tout notre labeur. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu, » dit S. Paul.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le travail tienne une place de choix à côté de l'oraison dans la vie monastique, que les diverses corporations se mettent sous la protection de saints Patrons pour rappeler que les gestes professionnels peuvent tous être sanctifiés, et que nous trouvions dans le Rituel des bénédictions pour les produits de tous les métiers.

* *

Que S. Joseph regarde du haut de sa gloire et protège tous ceux qui mènent ici-bas, comme lui, une vie de labeur !

Artisans, paysans, ouvriers, gens de peine, et vous aussi, travailleurs des professions libérales, modelez votre âme sur celle de l'ouvrier de Nazareth, afin que, comme lui, vous puissiez être justes, vivre de la foi et mourir entre les bras de Jésus et de Marie. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXVIII

4e Dimanche après Pâques

DIEU, PRINCIPE ET FIN

Mes frères,

« Je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, *vado ad eum qui misit me.* » Telles sont, rapportées par S. Jean, les paroles par lesquelles le divin Rédempteur prit congé de ses disciples. Combien nous serions heureux si nous pouvions nous les appliquer à nous-mêmes, si nous pouvions dire en toute vérité : « Je m'en vais à Celui qui m'a envoyé !... Je viens de Dieu par voie de création, je m'en retourne à lui par la voie de ses commandements. »

C'est donc à cette pensée que je veux m'arrêter un instant : Dieu est notre principe comme il est

notre fin dernière. Car, connaître ce principe et nous porter directement vers cette fin, voilà ce en quoi consiste notre bonheur temporel et éternel.

I. — *Je viens de Dieu par la création*

« *Ego sum alpha et omega... principium et finis.* » C'est ainsi que Dieu se définit lui-même dans l'Apocalypse (XXII, 13) : « Comme je suis le principe de toutes choses, j'en suis également la fin. »

Pour bien comprendre comment Dieu est notre principe, réfléchissez à cette proposition : L'homme ne peut se donner l'être à lui-même ; car se donner l'être à soi-même renferme une contradiction. En effet, si l'homme s'est donné l'être à lui-même, c'est donc qu'il existait, et s'il existait déjà, quelle nécessité de se donner l'être ? Si, d'autre part, il n'existait pas, comment eût-il fait pour se donner l'existence ? Or, si l'homme ne peut se donner l'existence, je le demande, de qui peut-il l'avoir reçue ? Remontons de génération en génération, et nous arriverons à ce premier homme avec lequel commença la nature humaine, c'est-à-dire à Adam. Que si vous me dites que le premier homme eut pour père un autre Adam, je vous demande aussitôt : « Et cet autre Adam, de qui a-t-il reçu l'être ? D'un 3e, et celui-ci d'un 4e, et puis d'un 5e, et puis d'un 100e Adam, et ainsi jusqu'à l'infini ? Mais cet appel à l'infini est une chimère fantastique, contraire à tout bon sens et à la raison humaine. Il faut donc en arriver à un point fixe, à un commencement déterminé : et ce commencement, c'est le premier homme. Mais nous avons déjà vu que ce premier homme n'a pu se donner l'être à lui-même. Donc, il a dû le recevoir d'une cause préexistante, d'un principe éternel, indépendant, nécessaire, infini, qui est Dieu. »

Vous qui êtes habiles dans la science de l'arithmétique, dites-moi s'il est possible de trouver un nombre qui ne suppose pas nécessairement un premier nombre, l'unité. Tout nombre, grand ou petit, est basé sur l'unité comme sur son principe : de même qu'il part de l'unité, ainsi en rétrogradant il faut qu'il retourne et qu'il s'arrête à l'unité. Il n'en est pas autrement de toutes les créatures ; elles supposent nécessairement une première cause, un principe dont elles dérivent, sans lequel non seulement elles n'existeraient point, mais sans lequel elles ne seraient pas même possibles. Cette cause, ce principe, c'est Dieu, qui existe par lui-même, éternellement, nécessairement, sans lequel il n'y a ni créature existante, ni possibilité d'aucune existence.

Mais, dites-vous, pourquoi n'avons-nous pas une idée claire et adéquate de ce Dieu ? — Eh ! m. f., n'y a-t-il pas aussi beaucoup de choses sensibles et naturelles dont nous ne pouvons non plus avoir une idée claire et adéquate ? Qui m'expliquera, par exemple, la force du mouvement, l'origine des vents, la manière dont l'âme est unie au corps, comment le corps qui est matière agit sur l'âme qui est un esprit, et comment celle-ci au moyen des organes corporels peut éprouver des sensations tantôt agréables, tantôt douloureuses, et acquérir les notions nécessaires pour régler ses mouvements, ses pensées, ses volontés ? Qui m'expliquera la nature de la lumière, si étonnante dans sa vitesse, si merveilleuse dans ses transformations ? Connaissons-nous seulement la nature de l'électricité, ce fluide si terrible dans ses phénomènes ? Connaissons-nous l'essence du feu, cet élément si redoutable dans ses effets ? Les savants ont beau suer pour tâcher de nous expliquer ces merveilles et d'autres encore qu'offre à nos regards l'univers ; le système qui nous donnera une conviction complète reste encore à découvrir.

Si donc nous ne pouvons voir clair dans les secrets de l'ordre naturel, si nous sommes incapables de nous former une idée complète de ces choses physiques que nous pouvons voir, toucher et expérimenter, quelle présomption ne serait-ce pas de notre part que de prétendre avoir des notions et des connaissances parfaites dans l'ordre surnaturel !

Il suffit que nous puissions avoir de Dieu, comme nous l'avons en effet, une connaissance proportionnée aux forces de notre esprit, une idée juste, vraie selon les règles de la droite raison et selon les lumières de la foi. Or, en est-il une plus élevée et plus sublime que celle que Dieu lui-même nous a donnée de son existence ? *Ego sum qui sum*, dit-il à Moïse du milieu du buisson ardent. « Je suis celui qui existe, c'est-à-dire l'être par essence, la plénitude de l'être, le principe de tout être, le seul et unique être qui existe par sa propre nature. »

Voilà, m. f., la cause première, unique, éternelle, d'où nous descendons. Nous sommes les créatures d'un Dieu qui par sa toute-puissance nous a tirés du néant. Il est le principe et la fin. Et c'est dans cette connaissance de Dieu, reçue et conservée par la foi, que se trouve notre justification.

Mais cette connaissance ne doit pas être seulement spéculative ; il faut encore qu'elle émeuve la volonté, qu'elle nous porte à Dieu par la voie de la justice et des commandements du Seigneur, si nous voulons être heureux dans le temps et dans l'éternité.

II. — *Je retourne à Dieu par la voie de ses commandements*

Les penchants naturels du cœur de l'homme le portent nécessairement à rechercher sa propre félicité : aussi, comme l'eau coule naturellement vers les pentes, de même le cœur de l'homme est toujours en mouvement, toujours à la recherche d'un bien dans lequel il croit rencontrer la paix, le repos et le bonheur. Eh bien ! cette paix, ce bonheur ne peuvent se trouver qu'en Dieu, unique et souverain bien. Mais, disent les théologiens, comme le propre de la bonté est de se répandre, ainsi Dieu, source inépuisable de tout bien, répand en les variant quelques gouttes, quelques parcelles de ce bien sur ses créatures : aux unes il donne la beauté, aux autres la saveur, à celles-ci les agréments de la commodité, à celles-là bon nombre d'avantages réunis, à tel point que l'homme, charmé à l'aspect de ces simples gouttes, abandonne souvent la source d'où elles émanent, cette source qui seule est capable d'étancher la soif qui dévore le cœur humain, cette source qui est Dieu, véritable fontaine d'eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Alors il arrive à l'homme ainsi trompé de subir le sort de cet imprudent papillon qui, séduit par l'éclat d'une lumière, voltige autour d'elle jusqu'à ce qu'il s'y soit brûlé les ailes. L'homme qui s'est laissé prendre à la créature, dit l'Esprit-Saint, est semblable au poisson qui se laisse tromper par l'appât du pêcheur, semblable à l'oiseau qui ne voit pas le piège que l'insidieux chasseur lui a tendu sous la pâture.

M. f., notre cœur est fait pour Dieu : s'il cherche son bonheur en dehors de Dieu, il finira toujours par être convaincu un jour ou l'autre qu'il le cherche là où il n'est pas, ou bien alors il reconnaîtra que c'est un bonheur dont les apparences sont trom-

peuses, et qui dès lors non seulement ne saurait satisfaire son cœur, mais le plus souvent n'est qu'un bonheur empoisonné qui ne peut qu'attrister et causer la mort.

S'est-il jamais rencontré sur la terre un homme qui ait joui plus que Salomon des plaisirs de cette vie ? Sans parler du magnifique héritage de David, quarante années d'un règne pacifique lui avaient permis d'accumuler d'immenses richesses. Par sa sagesse, il l'emporta sur tous les sages des temps passés et à venir. Tous les peuples, soit de sa nation, soit des pays éloignés, eurent pour lui la plus profonde estime : et ainsi parvenu au comble des honneurs et au sommet des grandeurs, il ne refusa aucun plaisir à ses sens, ni aucune satisfaction à ses passions. Eh bien ! ce grand homme, ce roi illustre, écoutons ce qu'il dit : « *Tædet me vitæ meæ,* ma vie n'est qu'un pesant ennui !... Tout n'est que vanité et affliction d'esprit ! »

Ainsi, m. f., en sera-t-il toujours : un cœur qui n'est pas avec Dieu est un cœur qui est en dehors de l'ordre établi par Dieu ; c'est un poisson hors de l'eau, c'est un os sorti de sa jointure et qui vous laisse dans un état constant de violente douleur. « C'est pour vous, Seigneur, que vous avez fait notre cœur, et il sera toujours inquiet tant qu'il ne reposera pas en vous. » Celui qui a écrit cette grave sentence, c'est l'esprit le plus profond qu'ait enfanté l'Eglise, c'est un homme qui, outre son incomparable talent, avait encore trente-trois années d'expérience passées au milieu du monde : c'est S. Augustin lui-même, qui, après avoir goûté les plaisirs permis s'adonna aux plaisirs illicites dans l'espérance d'y rencontrer enfin la paix du cœur ; mais vaines furent toutes ses recherches. Cette vérité et cette paix, il ne les trouva que quand il eut enfin embrassé la foi de Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie : la voie pour conduire à la paix, la vérité pour la conserver, la vie pour en jouir en ce monde et en l'autre.

Et cette paix, m. f., que les âmes justes cherchent et trouvent en Dieu, elle est non seulement une paix véritable, mais encore une paix stable et permanente : car, ajoute le même S. Augustin, comme elle a pour objet un bien immuable qui est Dieu, elle n'a point à redouter de fâcheuses vicissitudes. Celui qui met tout son bonheur dans un bien terrestre, il est tout naturel que celui-ci venant à manquer, l'autre cesse par là-même d'exister ; mais pour celui qui le place en Dieu, objet éternel de notre félicité, son bonheur sera à jamais assuré. Répétons-le donc encore une fois : notre cœur est fait pour Dieu, pour jouir de Dieu, et c'est pour cela qu'aucun bien créé ne peut le satisfaire.

Et quels sont donc, après tout, les biens d'ici-bas ? Les honneurs, les richesses, les plaisirs. Mais les honneurs ne sont que fumée, les richesses un peu de terre, les plaisirs de la fange et de la boue. Comment voulez-vous donc que notre âme, cet esprit si noble, fait à l'image de Dieu, trouve son bonheur à se repaître de fumée, de terre et de fange ?

J'en appelle à votre propre expérience. N'est-il pas vrai que tel plaisir défendu, telle satisfaction illicite, vous ont coûté quelquefois bien cher ? Et cette passion mauvaise n'a-t-elle pas été pour vous un affreux tyran ? Et puis, de combien de jalousies, de combien de soupçons, n'a-t-elle pas été le sujet ? Quelles craintes affreuses qu'elle ne vienne à être découverte, cette liaison dangereuse ; qu'ils ne viennent enfin à apparaître au grand jour, ce vol caché, ce crime impuni, cette faute honteuse ? Car enfin, si vous trouvez la paix dans le péché, pourquoi craignez-vous donc tant qu'il soit dévoilé ! Pourquoi cherchez-vous les ténèbres, pourquoi recommandez-vous le silence, pourquoi la seule pensée que votre faute n'arrive à la connaissance des hommes vous épouvante-t-elle et vous couvre-t-elle de confusion ? Accordez donc, si vous le pouvez, la paix de votre cœur avec tant d'appréhensions, tant de craintes, tant d'émotions, tant d'inquiétudes !... Vous le voyez bien, m. f., pour les méchants il n'y a pas de paix.

* *

Si donc nous voulons jouir d'un bonheur qui, commencé sur cette terre, atteindra sa perfection et ne sera consommé que dans le ciel, avec toute la vivacité de notre foi reconnaissons Dieu pour notre principe, et avec une grande pureté de cœur portons-nous vers ce Dieu comme vers notre fin dernière. Vivons et agissons de manière à pouvoir dire pendant notre vie : « Dieu est mon principe, je viens de lui par voie de création, je m'en retourne à lui par la voie de ses commandements : *vado ad eum qui misit me,* » et à pouvoir répéter encore au moment de la mort avec une douce et ferme espérance : *Vado ad eum qui misit me.* Ainsi soit-il.

POUR L'OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

LE MOIS DE MAI, FÊTE DE LA VIERGE MARIE

Mes bien chers frères,

Il est un usage bien touchant, conservé dans toutes les familles, et qui consiste pour les enfants à venir souhaiter la fête à leur mère.

Au jour marqué, ils se réunissent pour lui adresser leurs vœux, lui exprimer leur affection, la remercier de ses bontés, lui demander pardon de leurs fautes, et finalement ils déposent entre ses mains quelque frais bouquet chargé de symboliser tous les sentiments qui les animent.

De son côté, la mère, avec émotion, les serre les uns après les autres dans ses bras, et les remercie avec toute sa tendresse, par des mots délicats et très doux, qui remuent l'âme jusqu'au plus intime d'elle-même, et qui restent à jamais gravés dans la mémoire.

Nous allons précisément, m. f., durant tout ce mois de mai, souhaiter la fête de notre Mère du ciel, la Vierge Marie, et nos réunions de chaque soir au pied de son autel n'auront pas d'autre but. En retour, n'en doutez pas, elle ne manquera pas de faire pour nous, au point de vue surnaturel, ce que font toujours en pareil cas, au point de vue naturel, les mères de la terre à l'égard de leurs enfants : elle nous comblera de ses faveurs et de ses bénédictions.

I. — *Aux pieds de notre Mère*

Dès l'origine de l'Eglise, des fêtes de plus en plus nombreuses, de plus en plus solennelles, au fur et à mesure que l'on avançait dans le cours des âges, furent célébrées chaque année en l'honneur de la Vierge Marie.

Mais, loin de diminuer avec le temps, qui détruit tant de choses et confond tant de gloires humaines, la dévotion à Marie ne faisait qu'augmenter, et bientôt toutes ces solennités semblèrent aux chrétiens trop peu encore pour leur piété filiale. Ils se dirent :

« Un jour de fête, c'est bien vite écoulé. C'est un mois, un mois tout entier qu'il nous faut consacrer à la fête de notre Mère du ciel, un mois de vœux, de chants, d'hommages et de prières. » L'Eglise, toujours attentive à satisfaire les pieux désirs de ses enfants, décida de consacrer un mois de l'année à la T. S. Vierge Marie. Il restait à choisir ce mois. A la vérité, le choix n'était pas difficile et il ne pouvait être douteux.

Les merveilles de la nature qui nous entoure ne sont sans doute qu'un pâle reflet de celles de la grâce. Mais du moins elles peuvent en devenir le symbole. Voilà pourquoi l'Eglise nous a toujours représenté la Vierge Marie sous les plus gracieux emblèmes empruntés à la nature.

Ainsi, elle est, dans le langage de notre liturgie catholique, l'étoile de la mer, l'aurore brillante annonçant la venue du Soleil de la justice, le printemps qui promet à la terre les fruits de l'éternelle vie. Les Saintes Ecritures, dans leur poétique langage, la comparent aux plus belles plantes dont se pare la terre au retour de la saison des fleurs. Elle est, disent-elles, le lis de la vallée. Elle s'épanouit comme la rose dans les jardins de Jéricho. Elle a grandi comme le palmier, comme l'olivier des campagnes, comme le platane qui baigne ses racines dans l'eau des rivières.

Vous voyez par là, m. f., que les prophètes de l'Ancien Testament nous avaient déjà désigné le mois de l'année qu'il convenait de consacrer au culte de Marie. Ce ne pouvait être que le mois des fleurs, le mois de mai.

De plus, au jour fixé, — et ceci, pour compléter la ressemblance que nous cherchons à établir, — nous voyons les fidèles se presser au pied des autels de la Vierge, se grouper autour de leur Mère du ciel, et du plus profond de leur âme lui adresser leurs vœux les plus sincères, lui demander pardon pour toutes les peines et toutes les souffrances que nous lui avons causées, et la remercier de tout ce qu'elle a fait pour nous.

1. Oui, m. f., nous venons *lui demander pardon*. Si l'un de vous, après avoir employé une partie de sa vie en fatigues et en démarches de toutes sortes pour obtenir à l'un de ses amis une faveur signalée, l'obtenait enfin, après bien des refus et des injures supportées en silence, tout joyeux, il courrait l'apprendre à cet ami. Mais si, — chose inouïe ! — il entendait alors cet ami lui dire, pour toute réponse, pour tout remerciement, sur un ton insolent : « Laissez-moi tranquille ! Je n'ai pas besoin de votre faveur. Je n'en veux pas. Gardez-la pour vous et sortez de chez moi ! » je vous le demande, est-ce que vous ne vous regarderiez pas comme indignement outragé par cet ingrat ?

Or précisément, m. f., par le péché nous agissons de cette manière à l'égard de Notre-Seigneur. Par les humiliations de sa vie mortelle, par son sacrifice sur la croix du Calvaire, il nous a obtenu de Dieu la faveur inestimable de la rédemption et du salut éternel, et cette faveur, il vient sans cesse nous l'offrir.

Mais nous sommes pécheurs, et par le péché nous nous détournons de lui. Nous répondons à la faveur qu'il nous apporte : « Laissez-moi tranquille. Je ne veux pas de votre rédemption et de votre salut ; je ne veux pas de votre félicité sans mesure et sans fin. Gardez-la pour vous et disparaissez au plus vite. Je ne veux plus vous voir devant moi. »

D'ailleurs, le péché est plus qu'une insulte à la majesté divine du Christ Jésus ; c'est aussi la cause de toutes ses souffrances et de toutes les ignominies qu'il dut subir dans sa Passion. Pourquoi, en effet, est-il venu sur la terre ? Pourquoi a-t-il enduré tant de privations, tant d'outrages, tant de mépris, l'agonie du jardin des Oliviers, les coups de la flagellation, les hontes du couronnement d'épines, les tortures atroces du crucifiement, la mort sur la croix, sinon, et uniquement, pour effacer les péchés du monde, c'est-à-dire nos péchés, par la vertu de son sang ?

Je dis : *nos péchés*, parce que tous sans exception nous sommes pécheurs. Et ainsi tous sans exception nous avons à la fois gravement insulté et cruellement fait souffrir le Christ Jésus, notre Sauveur. Mais l'injure faite à un fils ne retombe-t-elle pas directement sur la mère ?

Par conséquent, insulter et faire souffrir le Christ Jésus, c'est insulter et faire souffrir sa mère, la Vierge Marie. Chaque fois donc que nous avons péché, par le fait même nous avons insulté et nous avons torturé la Vierge Marie.

En toute justice, nous avons des pardons à lui demander, — hélas ! peut-être de trop graves et trop nombreux pardons.

2. Durant le mois de Marie, non seulement nous demandons pardon à notre Mère du ciel, mais encore nous *la remercions* de tout ce qu'elle a fait pour nous. En effet, du haut du ciel, elle veille sans cesse sur nous, qui sommes ses enfants ; elle est toujours prête à nous obtenir de son divin Fils les grâces et les faveurs que nous sollicitons, soit pour nous-mêmes, soit pour tous ceux qui nous sont chers. Elle a écrit ainsi en traits ineffaçables sa maternelle sollicitude dans l'histoire de notre vie à chacun d'entre nous. Dans sa miséricorde, elle nous a obtenu, — et cela, nous le verrons clairement à la lumière des jours éternels, — les grâces précieuses qui nous ont retirés de l'abîme du péché où nous nous enlisions de plus en plus, ou qui nous ont affermis dans la vertu à laquelle nous avons eu le bonheur de revenir, les grâces qui finalement nous conduiront jusqu'à l'éternelle félicité du ciel.

3. Enfin, il n'est pas jusqu'au *bouquet de fête* qui ne vienne ici compléter la ressemblance.

Que sont donc toutes ces décorations si artistiques qui ornent le trône de la Vierge Marie, ces guirlandes qui encadrent son image, ces fleurs qui s'épanouissent à ses pieds, ces lumières qui brillent devant elle ? Que sont ces chants, ces mélodies, tout ce concert harmonieux qui se fait entendre en ce sanctuaire ? Que sont ces solennelles réunions où nous nous retrouverons chaque soir durant ce mois, sinon le bouquet de fête que, dans notre piété filiale, nous venons déposer entre les mains de notre Mère du ciel, en lui exprimant tout bas, dans le plus doux langage, les meilleurs sentiments de notre cœur, notre reconnaissance et notre amour ?

II. — *Notre Mère penchée sur nous*

Ainsi donc, m. b. c. f., durant tout ce mois de Marie, nous venons souhaiter sa fête à notre Mère du ciel. Mais de son côté, durant tout ce mois, notre Mère est penchée vers nous. Elle veut faire pour nous ce que fait toute mère en pareille circonstance : elle veut nous combler de ses faveurs et de ses grâces.

Pour une mère, en effet, la meilleure des joies est sans contredit celle de pouvoir donner à ses enfants ce qui peut leur être utile ou agréable. La vie d'une

mère n'est-elle pas un don perpétuel d'elle-même à ses enfants ? Dès lors, quelle joie pour son cœur de faire de ses enfants des heureux, en leur donnant ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils désirent !

Mais si une mère est ainsi heureuse de donner à ses enfants, à tous ses enfants sans exception, sans distinction, ne l'est-elle pas davantage encore quand elle donne à ses enfants les plus faibles, les plus déshérités, aux plus petits ou aux infirmes ? N'est-il pas de règle pour elle, si elle ne peut donner à tous avec la même générosité, de favoriser ceux qui ont le plus besoin ?

De plus, si en tout temps elle est heureuse d'agir ainsi à l'égard de ses enfants, à plus forte raison le sera-t-elle au jour de sa fête, lorsqu'elle aura pardonné sans arrière-pensée à ses enfants bien-aimés les fautes dont ils auront pu se rendre coupables envers elle, quand l'amour qu'elle leur porte aura encore été ravivé dans son cœur par la délicate et affectueuse démarche qu'ils viennent de faire auprès d'elle, pour lui présenter leurs vœux ?

Dans une telle circonstance, une mère fera l'impossible pour trouver quelque chose à donner à ses enfants, surtout aux plus petits. Ne vous est-il pas arrivé, m. f., de voir de pauvres femmes se priver du nécessaire pour offrir à leurs enfants, au jour de l'an, de bien modestes étrennes ? Elles ne voulaient pas qu'il soit dit qu'elles n'avaient, ce jour-là, rien donné à leurs enfants...

Eh bien ! pouvons-nous supposer un seul instant que notre Mère du ciel ne fera pas pour nous ce que font les mères de la terre pour leurs enfants ?

Ne sera-t-elle pas heureuse de nous accorder ses grâces, de nous combler de ses faveurs, nous qui sommes ses enfants innombrables, ses enfants faibles et souffreteux, infirmes au point de vue surnaturel, alors surtout que nous venons lui offrir le témoignage de notre amour, alors qu'elle nous a pardonné nos égarements et nos défaillances, alors que nous avons voulu en quelque sorte ranimer dans son cœur son amour pour nous par notre prière, par l'expression de notre reconnaissance, par toutes ces manifestations de notre piété ?

Mais, m. f., n'oublions pas qu'elle est à la source même de toutes les faveurs temporelles et spirituelles, que tout ce qui nous vient de Dieu passe par ses mains et par son cœur, qu'elle dispose ainsi de toutes les richesses divines, de tous les biens célestes, de toutes les grâces dont nous avons besoin. Et, certains de sa maternelle bonté comme de sa toute-puissance, accourons sans crainte au pied de son autel en ce mois béni. Venons lui souhaiter sa fête dans chacune de nos réunions, lui demander pardon et lui offrir notre reconnaissance et notre amour.

Venons avec confiance. Elle nous accueillera comme une mère accueille ses enfants, elle écoutera la prière qui montera de notre cœur jusqu'à elle. Elle se laissera toucher par notre misère spirituelle, le dénuement de notre âme, la faiblesse de notre cœur, l'infirmité de notre volonté. Elle verra combien nous avons besoin de son secours dans notre détresse, de sa consolation dans nos épreuves, de sa lumière dans nos doutes. Généreuse comme toute mère, elle se penchera sur nous pour nous combler de ses grâces.

Oh ! m. f., si nous venons ici avec de tels sentiments, nous ne sortirons jamais de ce sanctuaire sans emporter dans notre cœur une douce émotion, une consolation débordante ou une inébranlable résolution. Ce sont là les surnaturels cadeaux de notre Mère du ciel, qu'elle nous donne, au jour de sa fête, en récompense de notre gratitude et de notre amour.

* *

Malheureusement, au jour de la fête d'une mère, dans les rangs de la famille, il y a quelquefois des vides... Des enfants ingrats ou pour le moins indifférents ne sont pas là. Ils n'ont pas jugé à propos de venir.

Que font alors ceux qui sont restés fidèles à leur devoir filial ? Ils s'efforcent, par un redoublement de tendresse et d'affection, de dissimuler le mieux possible le vide douloureux qui s'est produit parmi eux. Ils essaient, par un redoublement de tendresse et de prévenances, de consoler le cœur maternel blessé par ces absences.

Hélas ! il en est ainsi pour nous. Combien, qui sont comme nous les enfants de notre Mère du ciel, ne viendront pas, durant ce mois, lui rendre leurs hommages !

Nous, du moins, qui sommes ses enfants fidèles, soyons une consolation pour son cœur maternel et redoublons de prière, en même temps que de ferveur et d'affection. En agissant ainsi, nous aurons rempli notre devoir envers notre Mère du ciel comme envers nos frères ingrats de la terre, et parce que la Vierge Marie est infiniment bonne, ce ne sera pas seulement pour nous que nous obtiendrons des grâces et des bénédictions, mais encore pour tous ceux que nous devons aimer, parce qu'ils sont nos frères, enfants comme nous de notre Mère du ciel. Ainsi soit-il.

POUR L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

LES VICTOIRES DE LA CROIX

Mes frères,

Pendant le temps du Carême, dans les deux dernières semaines principalement, l'Eglise nous fait honorer dans la Croix les humiliations, les opprobres, les souffrances de notre Rédempteur. La Croix nous apparaît en effet comme l'instrument dont la justice divine s'est servie pour l'expiation du péché et pour le salut du monde.

Mais ce n'est point là le seul aspect sous lequel nous devons la considérer. Il en est un autre qui fait éclater la puissance et la sagesse de Dieu : c'est celui des gloires de la Croix. Si les Juifs et les païens avaient pu le constater comme nous, elle n'eût pas été pour eux, comme le dit l'Apôtre, *un scandale* pour les uns et pour les autres *une folie*. Ils auraient admiré, ainsi que nous allons le faire nous-mêmes, comment Dieu sait faire servir à sa gloire et à l'accomplissement de ses desseins ce qui en soi n'est que honte et ignominie.

I

Ne parlons que pour mémoire des victoires que la Croix a remportées le Vendredi Saint sur l'enfer, sur le péché et sur la mort. N'est-ce pas un triomphe que d'avoir réconcilié la miséricorde et la justice divines, annulé le décret de déchéance porté contre le genre humain, rétabli l'homme dans ses droits primitifs à l'héritage céleste ? Mais ce n'était là que le prélude et le gage des triomphes futurs de la Croix.

Pour en mesurer toute l'étendue, il faut nous rappeler ce qu'était la croix et l'idée qui s'y rattachait avant la Rédemption.

La croix était le supplice le plus déshonorant. On lisait dans le Deutéronome : « Lorsque quelqu'un ayant commis un crime capital aura été pendu à un bois, son cadavre ne passera pas la nuit sur le bois. Car un crucifié est maudit de Dieu » (XXI, 23). L'écrivain Apulée déclare que c'est « le dernier mot de l'humiliation et de la souffrance. » L'historien Tacite l'appelle « un supplice d'esclave » ; et de fait il était réservé aux hommes de cette condition. Cicéron disait « que le mot lui-même ne doit pas être prononcé ; la mention seule en est déjà indigne d'un citoyen romain et d'un homme libre. » Et l'on se rappelle les accents véhéments avec lesquels il avait reproché à Verrès d'avoir fait mettre en croix un citoyen de Rome. Telle était l'infamie de la croix que pendant les premiers siècles de l'Eglise, on évitait de représenter l'image de Jésus crucifié ; ce n'est qu'à partir du V^e siècle que la représentation du Christ en croix commence à paraître.

Objet d'horreur et de mépris, signe d'opprobre et d'ignominie, voilà donc ce qu'était la croix à l'origine du christianisme.

Voyez ce qu'elle est devenue. Jésus-Christ avait prophétisé sa puissance et ses triomphes : « Quand je serai élevé de terre, avait-il dit, j'attirerai tout à moi » (Jo., XII, 32). La croix, ce signe si longtemps odieux, se montre maintenant comme la marque de l'honneur, de la puissance et de l'autorité. Il brille au faîte de nos temples, il surmonte le diadème des empereurs et des rois, il orne la tiare de nos pontifes, il rayonne sur la poitrine des braves, il se dresse au carrefour des chemins, sur le bord des routes, comme pour nous accompagner sur les voies de l'exil ; il est apposé sur les murs des prétoires, des hôpitaux, des écoles ; il prend une place d'honneur dans les appartements des chrétiens, pour inspirer tous les actes de la vie publique ou privée ; les peuples le vénèrent, devant lui tout front s'incline, tout genou fléchit, et sur tous les points du globe des millions de poitrines lui redisent ce cri d'allégresse : *O Crux, ave, spes unica !* Symbole du déshonneur, la Croix s'est transfigurée en enseigne de gloire.

Je pourrais m'en tenir là pour la proclamer triomphante. Mais le triomphe suppose la victoire, et la victoire ne s'obtient qu'au prix de la lutte. Pour remporter les siennes, la Croix a donc dû payer le prix obligé. Quels ennemis eut-elle à combattre et est-elle parvenue à vaincre ?

II

1. Le premier, c'était l'*idolâtrie,* ce culte usurpé rendu à toutes les divinités créées par les passions ou les superstitions humaines et qui avait fait de l'univers un vaste temple des faux dieux. Tandis qu'il avait à son service les puissances de la terre, la parole des rhéteurs, la plume des sophistes, les chaires des philosophes et le glaive des Césars, des hommes sans culture, sans lettres, sans fortune, sans prestige, simples bateliers pour la plupart, se sont levés pour se mesurer avec le paganisme. Pour toute arme, ils tenaient en main la Croix ; cette Croix, eux et leurs successeurs, ils l'ont arborée hardiment en face de l'orgueil, de la cupidité, de la volupté déifiées ; ils en ont dit sans atténuation les enseignements austères et les sévères condamnations. La lutte dura des siècles ; par centaines de mille, des victimes tombèrent, héroïques, autour de l'étendard sacré, jusqu'à ce que l'on vît cette Croix, baignée du sang des martyrs après avoir été ruisselante du sang de Jésus, se dresser radieuse au sommet du Capitole et du Colisée, ayant à ses pieds les statues des faux dieux détruites et les idoles brisées. Le paganisme était vaincu. Trois siècles néanmoins s'étaient écoulés avant que l'empereur Constantin n'ait reproduit sur son Labarum le mot et le signe qui avaient brillé dans le ciel : *In hoc signo vinces,* et il faudra plusieurs siècles encore pour que, sous l'influence de la Croix, un sang nouveau soit infusé à l'humanité.

2. Après le règne des idoles est venue la *barbarie.* Voici la Croix en présence de hordes presque sauvages, qui n'ont ni lumière, ni foi, ni morale. Les sacrifices humains ensanglantaient les forêts des Gaules et de la Germanie. La dignité humaine était inconnue, la vie elle-même ne comptait pas, mais la force, rien que la force. Mais, armés de la Croix, l'Evangile en main, évêques, prêtres, moines se présentent à ces farouches conquérants, et entreprennent de les gagner à la religion du Christ. Leur parole les subjugue, la lumière se fait dans les esprits, les cœurs s'amollissent, les caractères s'adoucissent, les mœurs s'épurent, les oppositions tombent, les résistances cessent. Oh ! il a fallu de longs siècles pour opérer cette conquête. Il ne s'agissait de rien moins que de pénétrer les habitudes, les institutions, les lois, de mettre le droit sacré des petits et des faibles au-dessus du règne sans limites de la tyrannie et de la force brutale.

Mais enfin, c'est devant l'image d'un Dieu mort pour le salut du monde que les races barbares ont appris l'inviolabilité de la vie humaine, le respect de la justice et du malheur, la loi du sacrifice et du dévouement, toutes ces grandes choses d'où est sortie la civilisation chrétienne, qui est fille de la Croix. Et ainsi, après avoir soutenu le courage des premiers chrétiens dans les catacombes et inspiré l'héroïsme des martyrs, après avoir amené à la foi de l'Evangile Constantin et l'empire, elle a courbé dans la pitié et dans la justice le front des impitoyables vainqueurs, et sur les ruines amoncelées, au milieu de la désolation et de la mort, elle est sortie debout comme le présage et le principe d'une société nouvelle.

3. Au VII^e siècle, un homme a essayé d'arrêter la Croix dans sa marche triomphale. De la Bible, il prit quelques lambeaux, à l'Evangile il emprunta quelques feuillets, et y mêlant ses propres conceptions, il en composa le *Coran,* avec le Croissant pour signe. Il ne faut pas juger de l'entreprise par ce qu'est aujourd'hui le mahométisme. Actuellement il demeure stationnaire, si même il n'est pas en régression. Mais à son origine et durant plusieurs siècles, la Croix n'avait peut-être pas rencontré d'adversaire plus formidable. La religion du Coran, c'était la glorification de la volupté, le déchaînement de toutes les passions brutales, les jouissances sensuelles transportées jusque dans le monde futur. Et cependant, malgré l'appel offert aux instincts grossiers, l'étendard du sensualisme dut reculer aux jours des Croisades, aux jours de Sobieski devant l'emblème du sacrifice ; et depuis lors le Croissant, symbole de l'abrutissement, a fait place chaque jour à la Croix, le signe de la grandeur et de la vie.

4. Ces trois grandes victoires historiques devaient être complétées par les progrès de la Croix à travers les âges et jusqu'aux confins du monde. Le mouvement missionnaire qui a commencé dès le XVI^e siècle, qui s'est développé depuis et qui s'est intensifié sous les derniers pontificats, a puissamment contribué aux conquêtes de la Croix du Christ. Où ne

s'est-elle pas implantée ? Où n'étend-elle pas ses bras chargés de bénédictions ? Où ne répand-elle pas ses bienfaits ? Plus que jamais nous pouvons chanter : *Vexilla Regis prodeunt, Fulget crucis mysterium !*

* *

En présence de tous ces triomphes de la Croix, volontiers je m'écrierais avec Moïse après la miraculeuse traversée de la Mer rouge : « Chantons au Seigneur, parce qu'il a été glorieusement magnifié ! » Par la Croix Dieu a fait éclater sa puissance depuis dix-neuf siècles ; ceux-là seuls refusent de le reconnaître qui ne veulent pas se soumettre à son empire. Ce n'est pas leur négation ou leur opposition qui arrêtera les victoires de ce signe divin. Elle continuera dans l'avenir comme par le passé sa marche conquérante, malgré tous les obstacles, pour le plus grand bien des âmes et pour celui de l'humanité. Et quand ce signe du Fils de l'homme apparaîtra à la fin du monde, tandis que ses ennemis sécheront de frayeur et de rage, nous l'acclamerons avec amour et nous redirons éternellement avec l'Eglise : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que par votre sainte Croix vous avez racheté le monde ! » Ainsi soit-il.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

IV

L'ENFER ; LE CIEL

Mes chères enfants,

S. Ignace, dans sa méditation sur l'Incarnation, pour nous faire comprendre que c'est pour nous, pour notre salut que Notre-Seigneur est descendu du ciel : « *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis* », S. Ignace nous montre Dieu regardant le monde. Il contemple tous les hommes : les riches, les pauvres, les savants, les ignorants, les grandes personnes, les petits enfants... Et il résume toutes ses pensées en ces mots si tristes : « *Quomodo descendunt in infernum... Tous ont leur place en enfer...* Quel que soit leur pays, leur situation, malgré tout ce que je leur ai donné pour aller au ciel, ils vont mal se conduire et se damneront »... Et alors, dans son immense amour pour les hommes, Dieu dit : « Je ne le veux pas, je vais les arrêter dans cette course à l'enfer et j'enverrai mon Fils unique pour les sauver. *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* »

Jésus regardant le monde, le monde de tous les siècles, de tous les pays, les grands, les petits, vous, mes enfants, qui m'écoutez, a vu ce monde tombant en enfer. Il a vu la place de chacun en particulier, *la vôtre* par conséquent. Alors, ému de compassion, voyant que sa naissance à Bethléem, sa vie et sa mort ne suffiraient pas à nous empêcher de courir à notre perte parce que nous ne saurions pas adorer Dieu, lui demander pardon et le remercier de ses grâces comme nous devrions le faire, il a dit : « *Je resterai dans le Tabernacle pour suppléer à ce que ne font pas les hommes...* J'adorerai, je réparerai, je remercierai à leur place, et pour les aider à aller au ciel je descendrai dans leur cœur... »

Or, mes chères enfants, ceci m'amène à vous faire réfléchir sur cette vérité : *Vous aviez une place en enfer... une place réelle... Jésus l'a vue...* Il a vu que vous iriez l'occuper... Et il a voulu vous préserver et *vous préparer une place au ciel.*

I

Une place en enfer ! Ce n'est pas quelque chose que j'invente... c'est une place *qui existe réellement* et vous avez *tout ce qu'il faut* pour y aller... Si vous n'y allez pas, c'est que N.-S. Jésus-Christ vous en empêche ; par son Eucharistie il vous garde dans la grâce du Bon Dieu. Sans Notre-Seigneur, vous seriez capables de faire tous les péchés possibles... Vous êtes assez grandes pour savoir que la nature humaine est portée vers le mal (à cause de la faute originelle), et que dans les pays païens les crimes les plus horribles se commettent... Sans la grâce du Bon Dieu, vous seriez capables d'en faire d'aussi abominables.

Votre place en enfer, Satan la voit, et il fait l'impossible pour empêcher l'influence de Notre-Seigneur sur votre âme... Il cherche à vous entraîner au péché... Il essaie de vous rendre moins aptes à recevoir toute la vie de Jésus-Christ dans son Eucharistie... *Et comment espère-t-il vous conduire en enfer ?*

D'abord *en se servant de votre nature inférieure, animale,* qui désire toujours les plaisirs et les biens sensibles du corps,... et ce corps est souvent en révolte et en contradiction avec l'âme !

Ensuite, *par le monde* qui est le moyen dont il se sert pour vous offrir tout ce qui peut contenter votre corps et votre nature humaine : le luxe, les plaisirs qui nourrissent la vanité, la sensualité, l'égoïsme... Remarquez que le démon est un menteur et qu'il exagère les plaisirs qu'il promet, comme il grossit les sacrifices que le Bon Dieu vous demande, afin de vous entraîner plus facilement à ce qu'il veut... Il vous persuade que vous pouvez vous accorder tout ce qui est permis, afin de vous entraîner plus facilement à ce qui est défendu,... et vous arrivez à commettre de nombreux péchés véniels presque sans vous en apercevoir.

Voulez-vous une comparaison pour bien saisir ce qu'est un péché véniel ?

Un enfant est appelé par sa mère. Il ne lui tourne pas le dos pour aller dans la direction opposée : ce serait le péché mortel ; mais au lieu de répondre à sa voix, il reste à s'amuser, à cueillir des fleurs, à courir après les papillons. S'il avait eu beaucoup d'amour, il aurait tout abandonné pour courir à elle : « *Ma mère avant tout, plus que tout !* » — Dans la vie de la grâce, Satan cherche à persuader à l'âme qu'un petit retard, un manque de fidélité c'est peu de chose ;... qu'un péché véniel n'est presque rien, comme si le chemin du péché mortel n'était pas pavé de fautes légères, mais faites sans compter !

Et quand le péché mortel est commis, Satan déclare : « Tu t'en confesseras », faisant oublier qu'une âme morte à la vie surnaturelle est incapable d'un acte de vie. Il lui faut la grâce de Dieu, et Dieu n'est pas *obligé* de la lui donner... Comme il faut réfléchir à tout cela, mes enfants, et ne jamais dire : « Je ferai telle ou telle chose pour mon salut, » sans ajouter immédiatement : « *avec le secours du Bon Dieu !* »

Vous voyez donc que lorsque Satan s'aperçoit qu'on ne se surveille pas, qu'on ne fait pas d'efforts pour résister à ses mauvais penchants, il se dit : « Cette enfant, nous l'aurons un jour *à sa place, en enfer !* »

Oh ! mes enfants, ayez peur de l'enfer ! Ayez peur du péché mortel ! Ayez peur des péchés véniels

répétés qui amènent fatalement à commettre le péché mortel ! Ayez peur de passer un seul jour sans refuser à votre nature quelque chose qu'elle vous demande sans raison, ou sans lui imposer ce qu'elle vous refuse sans motif.

Si tous les jours vous faites un sacrifice, alors vraiment c'est Satan qui aura peur de vous, parce que vous lui opposerez la Croix de Jésus qui marquera toute votre vie.

II

Mais vous avez aussi *une place au ciel*.

Jésus vous l'a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père... Je m'en vais vous préparer une place ! *Vado parare vobis locum.*»

Jésus a tout fait pour que vous ayez cette place... Il l'a achetée de son sang, il l'a préparée avec tout son amour... Et il vient en vous, par la communion, pour fortifier votre âme afin qu'elle soit la maîtresse de votre corps, qu'elle le tienne et l'empêche de vous entraîner... Il vient en vous afin de pouvoir en quelque sorte continuer en vous et par vous sa vie de pauvreté et d'obéissance : « Regardez-moi... Je vous ai donné l'exemple... Essayez de m'imiter, je vous aiderai, je vous soutiendrai. »

Cette place au ciel, *Satan en est jaloux*, par haine de Jésus-Christ et par haine de vous-même. Comme il a perdu la sienne, il ne voudrait pas que vous arriviez à la vôtre...

Heureusement, *la Sainte Vierge* et tous les Saints qui vous ont précédées là-haut, votre bon Ange, tous vous appellent et vous soutiennent dans la lutte... S. Louis de Gonzague, le protecteur de la jeunesse, vous montre le peu d'estime qu'il faisait de la terre, où il aurait cependant occupé une place brillante, s'il l'avait voulu. Mais il ne voulait que sa place au ciel...

Chères enfants, pensez-y, désirez-la; c'est le moyen de l'obtenir. Et parce que vous savez qu'au ciel tous les élus seront comme des reflets de Dieu, travaillez ici-bas à laisser paraître Jésus en vous. Soyez des ostensoirs vivants de l'Eucharistie. Ainsi soit-il.

V

SATAN ; JÉSUS-CHRIST

Mes chères enfants,

Vous savez les paroles que vous prononcerez pour affirmer votre volonté d'être à Jésus-Christ toute votre vie : « *Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours !* »

Autrefois, les premiers chrétiens en prononçant ce serment acceptaient d'avance le martyre, auquel ils étaient exposés chaque jour... Et cependant il y en avait de bien jeunes parmi eux... Mais ceux-là comme les autres, pour rester fidèles à Jésus-Christ, étaient décidés à subir toute espèce de tourments...

Aujourd'hui, il semble peu probable que vous soyez appelées à cette couronne sanglante, bien que les révolutions de Russie, d'Espagne et du Mexique puissent justement vous effrayer et vous faire réfléchir.

Quoi qu'il en soit, le martyre, en général, ne dure pas longtemps, tandis que la pratique de la vie chrétienne est de toute la vie... *Toute votre vie*, si violentes que soient vos tentations, si douloureuses vos épreuves, *il vous faudra renoncer au démon et à toutes les choses dont il se sert* pour vous arracher à Jésus-Christ, car ne doutez pas qu'acharné à votre perte il ne se dise : « Cette enfant, cette âme, je finirai bien par l'avoir. »

I

Ah ! chères enfants, si le démon se montrait à vous tel qu'il est, je n'aurais aucune inquiétude : type de la laideur et de la malice, il vous ferait horreur ; vous le fuiriez sans prendre le temps d'écouter une seule de ses paroles... Mais en ce monde Satan ne se montre pas ; il se cache comme se cache l'hameçon avec lequel le pêcheur cherche à prendre le poisson... Vous avez vu pêcher à la ligne ? Et vous savez bien qu'on cache l'hameçon derrière tout ce dont les poissons sont gourmands, derrière tout ce qui peut leur plaire ou les attirer. C'est ainsi qu'agit Satan. Il ne voit pas votre âme et ne peut agir directement sur elle ; mais comme il est très habile et très rusé, depuis le commencement du monde, il lui est très facile de la deviner, comme votre mère la devine quelquefois...

Alors, ne pouvant agir directement sur elle pour la détacher de Jésus-Christ, *Satan se sert de votre corps et de vos sens* pour l'entraîner au péché. D'abord il cherche à ce que vous soyez plus occupées de votre corps, pour le contenter, que de votre âme. Il présente à vos sens, à vos yeux, à vos oreilles, par le moyen des choses extérieures, ce qui peut exciter leur désir, leur curiosité. Vous voyez des gâteaux, des bonbons : « Oh ! qu'ils doivent être délicieux ! »... Une jolie toilette, une parure quelconque : « Oh ! que cela m'irait bien ! Que je voudrais les avoir !... » Et prise par ces petites sensualités et ces vanités qui vont à la satisfaction de votre corps, vous oubliez votre âme.

L'Esprit-Saint dit que *Satan se sert du monde pour exciter tous les désirs des choses du temps.* De fait, regardez autour de vous, regardez dans une rue tout ce qui est fait pour le corps : les maisons d'abord, pour qu'on y soit le mieux possible ; les vêtements des personnes que vous rencontrez ; les magasins remplis de tout ce qui peut charmer les sens, les fleurs, les parfums, les modes... Il n'y a que l'église, dans cet amas de bagatelles, qui vienne vous faire souvenir que vous avez une âme !

Et non seulement Satan se sert des objets matériels pour vous détourner de Dieu et de votre âme, mais encore *il se cache derrière les personnes* pour vous faire du mal. Une de vos compagnes, un de vos frères, une de vos sœurs, une grande personne, peut être pour vous l'intermédiaire de Satan.

Vous, vous pouvez lui servir d'intermédiaire. Il peut se cacher derrière vous pour entraîner une autre à faire le mal... Il peut se servir de vos lèvres pour dire des paroles mauvaises que vous ne diriez pas devant votre maman et qui font du mal à l'âme de la petite compagne qui vous écoute... Il peut se servir de vous pour entraîner les autres à désobéir, à s'amuser au lieu de travailler ; à voir les petits défauts, les travers des autres, à les montrer pour qu'on se moque d'elles. Chères enfants, *quelle chose horrible que d'être les intermédiaires du démon !* Est-ce que vous ne l'auriez pas été quelquefois ? Est-ce qu'il ne se serait pas servi de vous pour faire tomber vos petites compagnes dans le péché ?

Satan vous prendra encore par *la mollesse, le désir du bien-être dans votre corps...* Le matin, au lieu de vous lever au premier appel, vous êtes paresseuses, vous avez peur de sortir de votre lit où vous

vous trouvez si bien et où peut-être même vous donnez trop toutes ses aises à votre corps... Dans la journée, vous craignez le froid, le chaud, vous ne pouvez rien supporter, vous écartez le moindre effort, et toujours parce que, dans votre vie, vous vous occupez plus de votre corps que de votre âme...

Mais, chères enfants, puisque notre corps est si souvent l'occasion et le moyen du péché et que c'est par lui que Satan nous perd, *ne pouvons-nous pas penser que le Bon Dieu a été cruel en nous le donnant ?* — Oh ! non, mes enfants, et pour le bien comprendre, rappelez-vous le paradis terrestre. Là le corps était entièrement au service de l'âme et il ne montrait qu'elle, c'est-à-dire qu'il ne faisait penser qu'à elle. Par ses sens l'homme admirait toutes les beautés de la nature, les fleurs, les fruits, la brise, et il en jouissait ; mais au lieu de s'y arrêter, elles lui aidaient à remonter vers le Bon Dieu et à le remercier d'avoir fait tant de merveilles. Il ne disait pas seulement : « Que c'est beau ! Que c'est bon ! » Mais *avant* de le dire et même de le penser, il s'écriait : « Oh ! mon Dieu, que vous êtes admirable dans tout ce que vous avez fait ! »... Absolument comme ferait une gentille petite fille aimant beaucoup sa mère et recevant d'elle un présent magnifique destiné à orner sa chambre ; avant de s'y complaire et de le mettre à sa place, elle se jetterait au cou de sa mère : « Que vous êtes bonne, maman, et que je vous remercie ! »

Il en était ainsi au Paradis terrestre parce que le corps était incapable d'entraîner l'âme ; en vertu des privilèges qui accompagnaient l'état de grâce, il lui était complètement soumis. Hélas ! Satan est venu... Il a fait miroiter devant Eve la beauté de Dieu : « Tu seras semblable à Dieu »... et Eve a eu le désir de la beauté divine, *non pas comme le Bon Dieu voulait la lui accorder*, mais comme Satan prétendait la lui donner... Aussitôt, elle perd la grâce et les privilèges, elle regarde le fruit avec complaisance en pensant à elle, à la jouissance qu'elle en pourrait avoir dans son corps ; son premier mouvement est vers ce qui lui plaît, sans s'occuper de son âme... Elle mange du fruit, elle en présente à Adam qui en mange pareillement. Et les voilà en état de péché mortel...

Depuis ce temps-là, Satan se sert toujours du corps pour perdre l'âme. Il fait tout pour contenter le corps et exciter la curiosité, la sensualité, la vanité *par le paraître et le jouir*... et le corps entraîne l'âme. Cet entraînement si funeste, c'est ce qu'on appelle les *pompes de Satan*. Or, quand l'homme n'écoute plus que son corps, il devient pire que l'animal, parce que l'animal ayant son instinct pour le retenir ne dépasse pas la mesure ; mais l'homme arrive à la dépasser et à se dégrader, il descend au-dessous du niveau de la bête. Un animal ne s'enivre pas, il ne perd pas son instinct ; l'homme, hélas ! dépasse la mesure qui convient à son corps; il s'enivre et perd la raison...

Vous savez votre Histoire Sainte, mes enfants : c'est parce que les hommes en arrivèrent à oublier tellement leur âme et Dieu et à ne plus penser qu'à la jouissance de leur corps, que Dieu, irrité, envoya le déluge, et que plus tard il détruisit Sodome et Gomorrhe.

II

Or, *pour nous aider à triompher de Satan en ne nous laissant pas entraîner par lui qui se sert de notre corps* pour nous faire pécher, Notre-Seigneur est venu et il a voulu être *notre Modèle et notre secours*, par sa vie, par sa mort et par son Eucharistie.

1° *Dans sa vie*, Jésus a toujours été le Maître absolu de son corps : jamais il n'a été entraîné par lui, jamais il n'a cherché ce qui pouvait le contenter ; aussi jamais Satan n'a eu de prise sur lui : *In me non habet quidquam*... Lorsqu'il sentit la faim dans le désert, Satan essaya de le prendre par la sensualité et Jésus de lui répondre : « Je n'ai pas à m'occuper toujours de ce qui regarde mon corps... Mon âme se nourrit de la parole de Dieu... » Quand Satan le transporta sur le pinacle du Temple en lui proposant d'étonner son peuple en se jetant en bas, Jésus de lui dire : « Non, je ne suis pas sur la terre pour me faire admirer, mais pour servir Dieu. » Enfin, le tentateur essaya de le prendre par l'orgueil : « Je te donnerai *tout* l'univers... » Mais Jésus de le renvoyer : « Retire-toi !... Je ne suis pas ici pour avoir le monde, mais pour adorer Dieu. Que m'importent les choses du temps ! Je suis à Dieu, je suis pour Dieu. »

2° Et si vous regardez *la Passion et la mort du Sauveur*, ah ! comme vous comprendrez, mes enfants, le prix de vos âmes, puisque pour elles Jésus a livré son corps à un tel martyre !

Et S. Pierre nous fait bien remarquer que « le Christ nous a donné l'exemple » afin que nous l'imitions et que nous traitions notre corps comme il a traité le sien.

3° Enfin, *par l'Eucharistie*, le corps du Christ vient fortifier votre âme, comme vous le dit le prêtre au moment où il dépose la Sainte Hostie sur vos lèvres : « *Corpus Domini Nostri Jesu Christi custodiat animam tuam !* Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde ton âme ! »

Chères enfants, vous n'arriverez à résister aux entraînements de votre corps (que Satan excite par la pensée de tous les plaisirs et de toutes les jouissances du temps, dont il exagère la satisfaction, comme il exagère la souffrance des sacrifices imposés pour que votre corps n'entraîne pas votre âme) que *dans la mesure où vous communierez*, c'est-à-dire dans la mesure où vous vous unirez à Jésus et le laisserez Maître absolu en vous.

Savez-vous que les Saints avaient grand'peur d'être entraînés au péché par leur corps ? S. Paul ne cessait de châtier le sien : « Je corrige mon corps pour qu'il ne m'entraîne pas » ; S. Jérôme se frappait la poitrine avec des pierres ; S. Benoît se jeta dans un buisson d'épines ; S. Bernard dans un étang d'eau glacée...

Le Bon Dieu vous demande-t-il des mortifications aussi violentes ?... Si elles étaient l'unique moyen pour que vous évitiez le péché, il vous en donnerait le courage et la grâce. Mais, chères enfants, ce qui est hors de doute, c'est qu'il exige de vous, tout le long du jour, bien des petits sacrifices.

Prenez une de vos journées :

« Le matin, je me lèverai au premier appel, je n'obéirai pas à mon corps paresseux, car par lui j'obéirais au démon qui profiterait de son avantage sur moi... Je serai énergique dans ma tenue, je ne chercherai pas à mettre mon corps trop à l'aise ; je ne m'appuierai pas mollement... Dans les repas, je ne choisirai pas ce qui me semble le meilleur, je prendrai un peu moins de ce qui me plaît, un peu plus de ce qui me déplaît... Mes yeux ne doivent pas

regarder tout ce qu'ils voient, comme ceux des animaux. Je saurai les baisser ou les détourner de ce qui ne ferait pas de bien à mon âme, en excitant mon désir de paraître et de jouir... Mes oreilles, je les veux attentives à tout ce qui doit m'aider à sauver mon âme, à aimer le Bon Dieu,... mais sourdes à ce qui pourrait me dissiper, me faire oublier mon devoir... »

Et ainsi de mille petits sacrifices, chères enfants. Si généreusement vous comprenez et voulez prononcer votre serment : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres », vous lutterez contre les entraînements de votre corps et du monde ; et alors non seulement vous ne serez pas les intermédiaires de Satan, mais vous serez les intermédiaires de Jésus qui se servira de vous pour sauver le monde. Ainsi soit-il.

VI

APPRENDRE A SE VAINCRE

Mes chères enfants,

Avez-vous jamais réfléchi à ce que vous étiez en venant en ce monde ? Vous n'étiez capables de rien et il fallait que votre chère maman se chargeât complètement de vous nourrir, de vous habiller, de vous porter, et à ce moment-là vous ressembliez à l'animal, parce que rien en vous ne manifestait votre âme.

Quand vous avez grandi, il a fallu encore vous aider : vous donner la main pour vos premiers pas, couper votre pain, votre viande, vous servir, vous aider à faire votre toilette... Aujourd'hui vous faites tout cela toutes seules et très facilement ; il suffit d'un simple regard de votre mère pour que vous n'oubliiez rien... C'est qu'à mesure que vous avez grandi, votre âme s'est imposée à votre corps et lui a commandé ce qu'elle a voulu.

Avez-vous réfléchi qu'à votre arrivée en ce monde, non seulement vous étiez comme l'animal, mais *vous en aviez les défauts ?...* Or, de même qu'en grandissant peu à peu vous avez appris à vous bien tenir, à vous vêtir, à vous nourrir, vous devez aussi *travailler à donner à votre âme la maîtrise sur votre corps, pour n'être jamais entraînée par lui* comme l'animal qui se laisse toujours conduire par ce qui attire ses sens, en particulier son odorat et son goût... Vous, mes enfants, dans votre vie, il faut donner la première et la grande place à votre âme, et pour cela *combattre vos défauts.*

Mais ces défauts, *pour les corriger, il faut les connaître et vouloir s'en corriger*, et cela ne peut se faire qu'avec la grâce de Dieu que l'on obtient par la prière...

I

Pour bien vous rendre compte des inconvénients qu'il y a à se laisser entraîner par le corps au lieu de le gouverner par son âme, imaginez-vous un cavalier qui, au lieu de bien tenir son cheval, lui laisserait la bride sur le cou en se disant : « Mon cheval me conduira bien où je voudrai... » Qu'arrivera-t-il ? Si le cheval rencontre un obstacle, il reculera ou il tournera à droite ou à gauche, s'éloignant du but que le cavalier désirait atteindre ; s'il a peur, il s'emballera, et n'étant pas retenu, il fera peut-être arriver un accident grave à celui qui le monte... Mes enfants, le cheval c'est notre corps, le cavalier c'est notre âme. Comme le cavalier doit tenir et conduire sa monture, notre âme doit tenir et maîtriser notre corps et ne pas se laisser entraîner par lui ; autrement, il y aura forcément des caprices, des accidents terribles, c'est-à-dire des péchés qui, répétés, seront des habitudes mauvaises qui s'appellent *des vices.*

En venant en ce monde, je le dis en passant, vous apportez certaines inclinations pour le bien ; il faut les affermir pour qu'elles deviennent des vertus, car si, dès qu'il y a un effort à faire devant une difficulté, on ne les suit pas, elles peuvent disparaître et être remplacées par des défauts. Mais je ne m'occupe ici que des inclinations que vous devez combattre pour éviter le péché et tenir votre âme de telle sorte que le démon ne puisse se servir de votre corps pour l'entraîner au mal.

Je constate tout d'abord que vous avez presque toutes une mauvaise habitude : *c'est le bavardage.* Vous ne tenez pas votre langue ; vous la laissez aller comme le cavalier qui abandonne la bride de son cheval... Et alors, que de fautes contre l'obéissance, le respect, la charité, la vérité !

Il est probable que vous n'avez pas tous les défauts, et il faut chercher *celui qui est le plus saillant* dans votre caractère, celui qui vous entraîne le plus souvent au péché.

Remarquez, mes enfants, que par vos défauts vous ressemblez aux animaux. Quelle est l'horrible expression dont on se sert pour exprimer la mollesse, la peur de l'effort, le laisser-aller du corps pour le mettre à l'aise, la paresse ? D'une personne molle on dit : « Elle est *avachie...* » ce qui évoque tout de suite l'image de l'animal qui rumine, étendu mollement dans les prés... Quelqu'un qui est entêté, qui ne veut pas céder, qui tient à avoir raison : « Mais c'est *un âne, un mulet* du Poitou ! »

Je ne vous dirai pas à qui ressemble le gourmand qui s'applique à contenter son corps par une nourriture recherchée, par des bonbons ; qui mange au point de se fatiguer l'estomac et de rendre plus pénible son travail... A celui-là, il faudrait une auge comme pour les pourceaux.

Le vaniteux a besoin de se montrer, de se faire admirer, d'attirer l'attention,... comme le paon qui aime à faire la roue !

II

Mais, est-ce facile de connaître ses défauts ? Pour connaître son visage, une glace suffit et l'on sait bien vite si l'on est blond ou brun, si l'on a les yeux bleus ou noirs, etc., etc. Qui de vous n'a pas regardé souvent son image ?... et avec un certain plaisir ! Mais pour connaître ses défauts, c'est autre chose. Croyez bien que si on les voyait dans une glace, personne n'irait s'y regarder, parce que leur vue serait une humiliation et obligerait à s'en corriger.

Je me rappelle une personne que la petite vérole avait complètement défigurée. « Vous êtes-vous regardée dans la glace ? » lui demandai-je un jour. — « Je n'y tiens pas », me répondit-elle. Elle aimait mieux ne pas savoir à quel degré elle avait été changée par la maladie.

A fortiori en est-il ainsi pour nos défauts. *Nous n'aimons pas les examiner...*

Ils viennent tous de l'entraînement de la vie animale qui, depuis le péché originel, n'est plus

soumise à l'âme... Le travail de la vertu consiste *à se tenir et à se retenir.*

S. François de Sales avait une inclination naturelle à la colère... Insulté, il sentait la fureur l'envahir et son sang bouillonner... Mais il se fit violence pour se contenir, et par des efforts soutenus et répétés il arriva si bien à se corriger qu'il devint le plus doux des hommes et qu'après sa mort son cœur fut trouvé tout raidi et durci, tant il avait dû lui faire violence pour l'empêcher de rompre l'héroïque douceur qu'il lui imposait.

Un seul effort ne suffit pas... Il faut *la répétition des actes* pour acquérir *l'habitude du bien*, c'est-à-dire *la vertu.*

Mais avant tout il faut *beaucoup prier* pour obtenir la grâce de connaître son défaut et de vouloir le corriger... ; et si on constate qu'on a fait un petit effort dans ce sens, remercier Dieu, car sans lui on n'aurait pas pu le faire, pas plus qu'un petit enfant ne pourrait tracer une lettre si sa mère ne lui tenait pas la main.

III

Cependant, mes chères enfants, il y a *un défaut qui se trouve dans tous les autres*, qui en est l'âme, le dedans pour ainsi dire : *c'est l'égoïsme ou l'amour exagéré de sa petite personne.* Remarquez-le :

Le paresseux est un égoïste : « Mon moi ne veut pas se donner de peine... Cela me gênerait... »

L'entêté est un égoïste : « Mon moi, ma petite personne ne veut pas céder ni avouer que j'ai tort. Je veux avoir raison. »

Le gourmand est un égoïste : « Ma petite personne veut se contenter par la nourriture... »

Le vaniteux également : « Mon petit moi veut toujours paraître, être admiré .. parler de soi. »

Et ce défaut nous rabaisse au rang de l'animal, qui vit en se laissant aller, qui n'agit que pour contenter son corps... Croyez-moi : si nous ne luttons pas, nous arriverons à dire : « *Toujours moi, jamais Dieu* », alors que pour arriver au ciel il faut que nous ayons le courage de dire : « *Dieu d'abord, moi après.* » Au ciel, le bonheur des saints c'est de voir Dieu et de ne retrouver que lui en eux, si bien qu'en les voyant on ne peut songer qu'à lui...

Sur la terre, remarquez que le petit enfant n'est qu'un égoïste : il prend tout ce qui lui tombe sous la main, repousse tout ce qui le gêne, trépigne quand on veut lui enlever ce qu'il tient... Quand il grandit, il répète à tout propos : « C'est à moi... C'est pour moi... » Il est jaloux de ses petits compagnons, les regarde de travers, envie ce qu'on leur donne... Que d'efforts pour lui faire donner quelque chose aux autres, et quand on y arrive, ce n'est pas sans soupirs et sans larmes !

Ah ! chères enfants, qu'il est doux de tourner nos yeux vers le grand, *le parfait modèle*, N.-S. Jésus-Christ, « *qui ne s'est jamais recherché en rien* », selon la parole de S. Paul ! Il n'a su qu'une chose : montrer Dieu. « Mon Père, dit-il, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. Je vous ai fait connaître... Je ne cherche pas ma gloire, mais la vôtre, vous qui m'avez envoyé ».

L'on peut dire que l'on n'est vraiment saint que dans la mesure où l'on n'est pas égoïste, où l'on n'agit jamais pour se contenter, car parfois l'on paraît se dévouer alors qu'au fond l'on n'agit que pour se contenter, comme la poule qui se dévoue pour ses poussins parce qu'elle y trouve son plaisir et que son instinct l'y pousse.

* *

En pratique, que faire ?

D'abord, ayez toujours les yeux sur votre modèle Jésus... S'est-il recherché ? Aurait-il fait ce que je fais ?

En second lieu, cherchez le plaisir des autres *avant* le vôtre, et même *au détriment* du vôtre : « Je ne m'occupe pas de ce qui me plaît... »

D'où, soyez promptes à rendre un service, à chercher celui que vous pourriez rendre même à ceux qui ne vous vont pas, vous rappelant que Notre-Seigneur n'a vécu que pour rendre service et qu'il est mort pour ses bourreaux

Dans les conversations, choisissez le sujet qui intéresse les autres, sans penser à celui que vous préférez... De même dans les jeux.

Si l'on vous oublie, ne réclamez pas ; ne montrez pas, sur votre visage, que vous êtes contrariée qu'on n'ait pas pensé à vous... Mais vous, pensez toujours aux autres et saisissez toutes les occasions de leur faire plaisir ou de les soulager ; soyez comme la petite violette ou la fraise des bois, qui se cache, mais dont on respire le délicieux parfum.

Et par cet oubli de vous-même si complètement opposé à votre égoïsme, vous imiterez le Bon Dieu qui est charité et qui ne vit que de se donner.

Priez pour obtenir cette divine charité qui couvre la multitude des péchés et obtient leur pardon ; priez la T. S. Vierge de vous aider à l'acquérir, car alors elle aura la joie de retrouver en vous la ressemblance de son Jésus. Ainsi soit-il.

VII

SAUVER SON AME

Mes chères enfants,

Ce matin, je vous entendais chanter : « Je n'ai qu'une âme et je veux la sauver... »

Avez-vous quelquefois réfléchi que Notre-Seigneur nous donne son corps dans la communion, ce corps sur lequel le démon n'a jamais eu de prise, ce corps qui a toujours fait penser à son âme, comme son âme faisait penser à Dieu, — pour que nous-mêmes nous ne nous laissions pas entraîner par notre corps ? Il nous le donne pour garder notre âme, comme le prêtre nous le rappelle en déposant la Sainte Hostie sur nos lèvres : « *Custodiat animam tuam... Que le Corps de N.-S. Jésus-Christ garde ton âme !...* » pour qu'elle ne se laisse jamais entraîner...

Or, ce soir je voudrais vous faire réfléchir à ces questions : 1° Qu'est-ce que votre âme ? 2° Pourquoi vous avez une âme ? 3° Ce que Notre-Seigneur a fait pour votre âme ? 4° Ce que le monde fait pour elle ? 5° Et enfin, votre devoir vis-à-vis de votre âme.

I. — *Qu'est-ce que votre âme ?*

Votre âme est un esprit, c'est-à-dire quelque chose qui ne se voit pas. Votre corps se voit, et vous n'éprouvez pas le besoin de dire : « J'ai un corps, » parce que tout le monde peut le savoir

en le voyant. Mais ce qui donne la vie à votre corps et ce qui fait sa beauté, c'est votre âme. Un corps sans âme n'est plus un corps, mais un cadavre, et il ne reste même pas à l'état de cadavre, il devient « quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, » dit Bossuet, tellement c'est horrible. (S. François de Borgia a été converti par la vue du cadavre de la reine d'Espagne qu'il avait connue et admirée dans toute sa splendeur).

L'âme est donc la vie de votre corps ; c'est grâce à elle qu'il peut voir, entendre, souffrir, jouir, penser, vouloir...

II. — *Pourquoi avez-vous une âme ?*

1. Vous avez une âme pour vous servir de toutes ses facultés.

Une âme possède l'intelligence, par laquelle elle va au dedans des choses, elle cherche ce qui ne paraît pas, leur cause, leur but, elle a des idées *elle réfléchit...* Aussi, elle saura se priver d'une chose qui semble bonne, parce qu'elle sait qu'elle cache un poison, et au contraire elle prendra une chose dont l'aspect et le goût sont désagréables, mais qui est un remède. L'âme est *raisonnable et doit se servir de sa raison pour découvrir Dieu dans toute créature.* C'est *pour cela* que nous avons une âme, et l'Ecriture Sainte dit très justement qu' « il est insensé et qu'il a perdu l'usage de la raison celui qui ne sait pas remonter de la créature jusqu'à Dieu ». — Les saints se servaient de tout pour remonter vers Dieu et l'aimer davantage. S. François d'Assise, S. Ignace, et combien d'autres, étaient en extase devant une fleur... Ils savaient que sa beauté, son éclat, son parfum, tout ce qu'elle avait et qui les charmait venait de Dieu... Et leur cœur se fondait d'amour pour le Créateur.

Vous, mes chères enfants, en ce monde, vous jouissez de bien des choses : l'air, la lumière, les beautés de la nature, les fleurs, les fruits, le chant des oiseaux... Pensez-vous quelquefois à en remercier, à en louer Dieu ? Que diriez-vous d'un enfant conduit par sa mère dans sa chambre bien ornée, bien disposée pour lui, qui admirerait tout, jouirait de tout, sans songer même à dire : « Oh ! Maman, que vous êtes bonne ! »

2 Vous avez donc une âme pour chercher Dieu et le reconnaître dans toutes ses œuvres, et ensuite *pour l'aimer et le servir.*

Votre âme, c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus précieux en vous. Elle est belle à cause de ses admirables facultés, mais surtout elle est belle parce qu'elle a reçu, *par la grâce, la vie divine,* et qu'elle est à la ressemblance de Dieu.

Ah ! chères enfants, pensez-vous quelquefois à la beauté de votre âme, et en êtes-vous aussi occupées que de votre corps ?... Que de soins pour votre corps, qu'il s'agisse de lui garder sa santé ou de l'embellir ! .. Si seulement vous étiez aussi coquettes pour votre âme que vous l'êtes pour votre corps, ce serait quelque chose ; mais vous n'en avez même pas l'idée, alors qu'à tout instant vous cherchez à éviter une peine, une fatigue ou à procurer un plaisir, une jouisance à votre corps... Quand j'étais enfant, il y avait chez mes parents des fauteuils dont la forme m'intriguait beaucoup. De chaque côté du dossier, dans la partie supérieure, il y avait comme deux petites oreillettes .. Je demandai un jour à ma mère le but de ces ajoutés et elle m'expliqua que sous le règne de Louis XVI il y avait un coiffeur fort à la mode à Versailles. Toutes les dames qui allaient à la Cour ne voulaient être coiffées que par lui (dans ce temps-là, la coiffure des dames était un véritable édifice ! ce n'est pas comme maintenant !). Et il arrivait parfois, quand il y avait une fête à la Cour, que le coiffeur n'avait pas le temps de coiffer toutes les belles dames le jour même de la réception. Alors, il venait la veille, et pour ne pas déranger son chef-d'œuvre, on se résignait à ne pas se coucher et à passer la nuit dans un fauteuil... C'était pour rendre ce fauteuil plus confortable et pour pouvoir s'y appuyer de côté qu'on avait inventé ces oreillettes !

Mes enfants, y en aurait-il une seule parmi vous qui, pour garder toute la beauté de son âme, accepterait une nuit sans sommeil, ou avec un sommeil bien moins confortable que dans un bon lit ?

Oh ! votre âme, comme elle devrait être *votre grande, votre unique préoccupation,* parce que, voyez-vous, le ciel et l'enfer dépendent du soin que vous en aurez !

III. — *Faut-il vous rappeler ce que Jésus a fait pour votre âme ?*

A Bethléem, c'est l'étable et sa pauvre crèche...

A Nazareth, la vie cachée d'un pauvre ouvrier...

Sur les routes de Judée et de Galilée, des fatigues et des peines sans nombre...

Et puis la douloureuse Passion, la mort sanglante sur un gibet...

Pour votre âme encore, la gloire de la Résurrection, le triomphe de l'Ascension...

Pour votre âme l'*Eucharistie,* c'est-à-dire Jésus s'offrant chaque jour pour vous en sacrifice à la messe ; Jésus demeurant pour vous au Tabernacle, afin d'intercéder pour vous ; Jésus venant à vous dans l'Hostie de vos communions pour vous nourrir, vous guérir et vous soutenir dans le combat...

IV. — *Et par contraste, voulez-vous voir maintenant ce que le monde fait pour elle ?*

D'abord, il l'ignore : il ne s'en occupe pas.

Ou bien il voudrait que vous vous en serviez *pour jouir de toute manière :*

a) Par la richesse... Mais Notre-Seigneur a dit : « *Væ divitibus !...* Malheur aux riches » qui sont attachés à leur argent !

b) Par les honneurs... Mais Notre-Seigneur jette l'anathème sur ceux qui recherchent la faveur des hommes : « Malheur à vous quand les hommes disent du bien de vous, car ils agissaient ainsi envers les faux prophètes ! »

c) Par les plaisirs. Ecoutez encore Notre-Seigneur : « Malheur à vous qui êtes rassasiés de plaisirs, parce qu'un jour vous aurez faim et que votre faim ne sera jamais assouvie !... Malheur à vous qui riez maintenant, parce qu'un jour vous pleurerez et vous ne serez jamais consolés ! »

N'est-ce pas effrayant, chères enfants ? Et que cela doit vous apprendre déjà à vous défier de ce monde, ennemi de votre âme, parce qu'il est l'ennemi de Jésus !

V. — *Mais alors, quel est votre devoir à vous vis-à-vis de votre âme ?*

Chères enfants, vous rappelant ce qu'elle a coûté au Sauveur et ce qu'il fait pour cette âme encore

aujourd'hui, votre devoir est d'en prendre soin, de la garder du mal, d'en faire la maîtresse et non pas l'esclave de votre corps...

« O mon Jésus, je vous en supplie, que je sois plus attentive à la santé et à la beauté de mon âme qu'à la beauté et à la santé de mon corps !... Que j'aie le courage de *tous* les sacrifices pour assurer son salut !... Je sais que vous voulez la garder pour l'éternité, mais vous ne la garderez pas seul... Vous voulez que j'unisse ma faible volonté à la vôtre et que je vous laisse agir en moi, comme le petit enfant laisse sa petite main bien souple dans la main de sa mère qui lui fait tracer une page d'écriture.. Tout seul, il ne pourrait rien faire ; avec sa mère il arrivera à tracer quelque chose de bien.

« O Jésus, aidez-moi et donnez-moi le courage de ne jamais refuser de faire un sacrifice pour le bien de mon âme ! »

* *

On raconte, chères enfants, qu'il y avait une fois dans la vallée d'Aoste une petite fille dont la voix était plus pure que le cristal. Un jour qu'elle chantait, se croyant seule, le syndic d'un grand théâtre de Rome l'entendit et, ravi d'admiration, il la suivit dans sa pauvre chaumière. Là il trouva une femme infirme, sa mère : « Si tu le veux, dit-il à l'enfant, ta fortune est faite. Je t'emmènerai à Rome, je te ferai cultiver ta belle voix, tu chanteras au théâtre, et ta mère sera à l'abri de la misère. Veux-tu ? » — A la pensée de l'avenir assuré, l'enfant transportée de joie accepta... Le syndic partit, emportant sa promesse.

Le soir, l'enfant réfléchit... Elle se vit, elle et sa mère, dans la richesse, elle peut-être dans la gloire des succès du théâtre... Et tout à coup, pensant à son âme et à l'éternité de cette âme, elle eut peur : « Si, dans les honneurs et les richesses, j'allais perdre mon âme ? »

Alors, savez-vous ce qu'elle fit ?... Elle se leva, s'en alla à la fenêtre, elle attacha successivement plusieurs de ses dents à une croisée ouverte qu'elle ferma brusquement, et lorsque, la bouche en sang, elle se recoucha, elle sentit que le Bon Dieu était content parce que pour son âme elle avait souffert et repoussé les biens de ce monde.

Quand le syndic revint la chercher, vous devinez qu'il ne reconnut plus la voix qu'il avait tant admirée et que le contrat fut rompu... Mais, chères enfants, un autre contrat s'était signé avec le Bon Dieu et celui-là, avec le sceau du sacrifice, ne s'est jamais rompu.

Souvenez-vous de cette histoire, et, s'il le fallait, sachez, vous aussi, à l'exemple de l'enfant de la vallée d'Aoste, sacrifier tout ce qui pourrait compromettre le salut de votre âme. Ainsi soit-il.

VIII

LES MOYENS DE SALUT : 1° LE SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes chères enfants,

C'est demain le grand jour qui réjouira le ciel si vous vous êtes bien préparées et si de tout votre cœur vous renouvelez les promesses de votre baptême avec la ferme volonté de les tenir pour l'éternité... Qui tiendrait ces promesses, qui aurait totalement renoncé à Satan et à ces jouissances du temps qui contentent le corps pour la vanité et la sensualité, et dont Satan se sert comme d'un appât pour tromper notre âme, nul doute que celui-là arriverait à la sainteté.

Or, mes chères enfants, je suis sûr que vous n'êtes pas saintes et sûr aussi que vous ne vous croyez pas des saintes, car, même pendant cette retraite où vous avez fait beaucoup d'efforts, que de pensées peut-être, de regards, de paroles et d'actions que les saints ne se seraient pas permis,... encore bien moins Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et S. Joseph !

Et pourtant, à l'âge où vous êtes, vous semblez bien meilleures que beaucoup de Saints canonisés qui, dans leur enfance et leur jeunesse, étaient de véritables pécheurs, parce qu'en multipliant leurs fautes, ils avaient contracté l'habitude du péché... Je vous rappelle leurs noms : Ste Madeleine, S. Augustin, entre tant d'autres, et un dont il faut que vous sachiez l'histoire parce que vous habitez sur ses terres : *Guillaume duc d'Aquitaine, comte de Poitiers.*

Il avait commis toute espèce de crimes, il était révolté contre le Pape, il persécutait les évêques, pillait les pèlerins, enfin il ne faisait que du mal. On lui envoya S. Bernard, qui était si éloquent et si saint qu'il obtenait des miracles de conversions. Hélas ! S. Bernard échoua... Loin de se décourager, le saint moine pria Dieu de l'aider et il s'en alla trouver le Comte à Parthenay... Pas plus de succès que la première fois !... S. Bernard pria davantage, il offrit le saint sacrifice et, poussé par une inspiration du ciel, il prit le Saint-Sacrement, se rendit à la porte de l'église où se trouvait le Comte excommunié, et d'une voix grave et triste il lui dit : « Tu ne nous as pas écouté, Guillaume, duc d'Aquitaine, quand nous t'avons supplié de revenir à Dieu ! Voilà le Fils de la Vierge, le Chef et le Seigneur de l'Eglise que tu persécutes... Il vient au devant de toi... Voyons si tu feras cas de lui ou si tu lui tourneras le dos comme à nous ! »... Guillaume, saisi de frayeur, promit de s'amender... Mais il n'était pas complètement converti... Il retomba dans ses anciens péchés et retourna à ses mauvaises habitudes... Pour le tirer de là, le Bon Dieu ne trouva qu'un moyen : l'épreuve. Guillaume devint aveugle. Vous devinez s'il fut malheureux ! Alors il réfléchit, il reconnut la main de Dieu, il se convertit vraiment et il devint un saint d'une mortification effrayante...

Il semble, mes enfants, que pour vous convertir, Dieu aurait plus de facilité, qu'il rencontrerait moins d'obstacles à sa grâce... Ces grands pécheurs ont dû faire de longs et de pénibles efforts pour se soustraire aux chaînes de l'habitude... N'est-il pas plus facile de transplanter un jeune arbre qu'un autre déjà vieux ? Et combien plus facile de corriger chez un enfant des actes de gourmandise, de paresse ou d'orgueil, que de détruire les habitudes de ces vices chez une personne qui les a depuis 20 ou 30 ans ?

De plus, le démon a plus de prise sur une âme qui vit dans le péché depuis de longues années que sur vous qui êtes encore jeunes et qui, forcément, apportez moins d'obstacles à la grâce.

* *

D'où vient donc que ces Saints, qui avaient beaucoup plus de difficultés que vous n'en aurez jamais, à cause de leurs habitudes de péché, *sont parvenus à une grande sainteté ?*

Dieu, sans aucun doute, leur a accordé une grande grâce de conversion. *Mais cette grâce n'a pas agi toute seule en eux ; ils ont dû y coopérer*, et le grand moyen qu'ils ont employé c'est celui-là même qui est à votre disposition : *le sacrement de Pénitence.*

Si, depuis que vous vous confessez, vous vous étiez très bien confessées, c'est-à-dire : si, *avant la confession*, vous aviez demandé à Dieu la lumière pour connaître vos péchés, la douleur intense pour les regretter et les détester, et le ferme propos pour ne plus les recommancer ; si, *après*, vous aviez fait tous les efforts possibles avec la grâce qui vous avait été donnée pour cela, — vous seriez certainement meilleures qu'aujourd'hui, vous seriez sur le chemin de la sainteté.

Je ne dis pas que vous vous êtes mal confessées, mais j'affirme que vous auriez pu faire mieux. Vous savez, mes enfants, que lorsque votre corps a une maladie quelconque, vos parents appellent un médecin qui vous examine et qui vous prescrit les remèdes appropriés à votre état...

Le péché est la maladie de l'âme. Le médecin c'est Jésus-Christ. Le remède, c'est son sang divin qu'il applique à votre âme par le sacrement de Pénitence.

On a toujours horreur des maladies et des souffrances du corps parce *qu'on les voit, qu'on les sent, qu'on en souffre ;* aussi on a toujours envie de voir le médecin qui peut les guérir, et on accepte de prendre les remèdes et de suivre le traitement qu'il ordonne pour obtenir la guérison... Malheureusement, on n'a pas toujours le regret et l'horreur de ses péchés, parce que *l'on ne voit pas, l'on ne comprend pas, l'on ne sent pas qu'ils sont le plus grand mal* qui puisse nous arriver... Et quand on va trouver le prêtre pour s'accuser, on n'est pas décidé à faire tout au monde pour ne plus retomber dans les mêmes fautes et pour guérir son âme de la plaie des mauvaises habitudes.

La *préparation à la confession* est une chose très importante, mes enfants, parce que *plus elle sera parfaite, plus l'effet en sera considérable.*

Avant tout, la *prière...*

Puis la recherche *loyale* de tous ses péchés...

La contrition : « Mon Dieu, je déteste tout ce qui dans ma vie vous a déplu ; je voudrais qu'il n'y ait plus en moi un reste de péché »... Essayez d'avoir la contrition *parfaite*. Puisque le Bon Dieu l'exige des pauvres sauvages qui n'ont pas de prêtres pour aller se confesser, c'est qu'elle n'est pas si difficile. *C'est affaire d'amour :* « Je vous ai offensé, mon Dieu, vous qui êtes si bon ! »... Voyez-vous, mes enfants, il faut avoir en vous une telle contrition que le Bon Dieu ne trouve plus rien en votre âme qui fasse obstacle à sa grâce.

Ensuite *l'accusation*. — Pas comme Adam qui s'est excusé : « La femme que vous m'avez donnée... » Pas comme Eve : « Le serpent... » Pas comme Judas : « J'ai livré le sang du Juste... » Mais *comme David*. Il avait commis un grand crime et le prophète Nathan vint le lui reprocher. Au lieu de s'excuser il s'écria : « *Peccavi...* J'ai péché ! *Miserere mei, Deus...* Ayez pitié de moi, Seigneur ! » Parce qu'il avait une contrition parfaite, le Seigneur lui pardonna. Il vit son péché loin de lui : « Transtulit Dominus peccatum tuum »... *Il l'a vu sur les épaules de Jésus-Christ, expié par Jésus-Christ.*

Et S. Pierre : *cœpit flere*, dit l'Evangile...

Non seulement la confession vous apporte le pardon des fautes passées, mais encore une grâce spéciale, *une grâce sacramentelle pour que vous ayez la force de résister à la tentation* et de ne pas retomber dans les mêmes fautes. Vous recevez toutes les grâces dont vous avez besoin pour vous corriger, pour devenir meilleures. Mais si, après la confession, vous ne faites *aucun* effort, si vous n'exercez *aucune* surveillance sur vous, craignez de ne pas vous être suffisamment préparées à cet acte si grave...

* *

Chères enfants, *chaque fois* que vous allez vous confesser, demandez à la Sainte Vierge de vous aider : les mères sont si puissantes, si vigilantes pour la santé de leurs enfants !... Combien plus elle pour la santé de votre âme !... Puissiez-vous, avec son secours, faire chacune de vos confessions *comme si elle devait être la dernière.* Alors, en vérité, le sacrement de Pénitence produira en vous *tous ses effets* et, par lui, vous arriverez à la sainteté. Ainsi soit-il.

IX

LES MOYENS DE SALUT :
2° LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

Mes chères enfants.

Nous avons vu ce matin que le Bon Dieu, qui veut que vous soyez saintes, vous donne les mêmes moyens de le devenir qu'à de grands pécheurs qui, après avoir vécu pendant 10, 20, 30, 40 années dans le péché, ont eu beaucoup plus de difficultés que vous et qui cependant ont été canonisés...

Ces moyens sont *le Sacrement de Pénitence* et puis *l'Eucharistie.*

Qui se confesse bien, qui communie souvent, aura la force de tenir les engagements de son baptême...

Nous avons vu ensemble la manière de bien recevoir tous les effets du Sacrement de Pénitence ; nous allons maintenant vous parler de l'Eucharistie, *vous dire ce qu'elle est, ce que Jésus veut faire par elle, et les conditions nécessaires pour qu'il y réussisse.*

I. — *L'Eucharistie est la nourriture de votre âme*

Tout ce qui est vivant a besoin de se nourrir. Voyez les plantes : leurs racines puisent dans le sol les sucs et l'eau qui leur sont nécessaires, leurs feuilles absorbent l'air, le soleil, etc. C'est tellement vrai que la plante se nourrit de la terre, qu'on ne peut pas continuer indéfiniment la même culture au même endroit, parce que le sol a été appauvri, la terre a été mangée...

La plante transforme cette matière inerte en une sève vivante qui circule en elle, elle l'élève à un degré supérieur de vie, la vie végétale qu'elle possède...

Regardez ensuite l'animal : les bœufs, les mou-